

# Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE  
123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

## SOMMAIRE

Il est encore temps de choisir (*Varine*). — La Correspondance de Marx et d'Engels (*N. Lénine*). — Discours aux Sections Féminines (*L. Trotsky*). — L'Orient libérateur de l'Europe (*Henri Guilbeaux*).

L'Instruction révolutionnaire (*N. Lounatcharsky*). — La Vie économique en Russie : Dans l'agriculture (*L.*); Le Blé (*Larine*); La Culture du Coton (*Ivan*). : Programme d'électrification (*N.*).

## Il est encore temps de choisir

L'*Humanité* du 7 janvier a publié, sous le titre : *Pourquoi nous restons dans le Parti*, un article de Verfeuil qui eût été, à notre avis, beaucoup mieux intitulé ainsi : *Pourquoi nous aurions dû sortir du Parti*. On ne trouve en effet, dans cet article, aucune raison qui justifiait son titre et, par contre, on n'a que l'embarras du choix pour y puiser des arguments conformes au titre que nous proposons.

Verfeuil prétend que la scission « sera néfaste — si elle dure — à la cause du socialisme français et à celle de la Révolution mondiale elle-même ». Puis, il écrit : « Nous ne pensons pas que ce soit en divisant le prolétariat, sur quelque terrain que ce soit, qu'on sert bien le socialisme. » Cette vieille chanson reflète un esprit irréductiblement opposé à celui de l'Internationale communiste. Les communistes ne jugent pas la scission « néfaste », ils la considèrent nécessaire et bienfaisante. La scission « divise le prolétariat » comme la guérison sépare le malade de la maladie. Verfeuil, sur cette question de la scission, soutient la thèse de la 2<sup>e</sup> Internationale : on se demande alors ce que signifie son « adhésion » (*sic*) à la 3<sup>e</sup> Internationale.

Il est vrai que Verfeuil écrit, dans le même article : « Des citoyens ont cru devoir rompre avec le Parti. Il en est, parmi eux, dont le départ était souhaitable... » Là, nous ne comprenons plus du tout. Verfeuil trouve donc « souhaitable » de « diviser le prolétariat » ? Que nous disait-il le contraire une minute auparavant ? Avant de communiquer au public ses idées, Verfeuil ferait bien de les accor-

der. Exagérons-nous en disant que son article n'est qu'incohérence et déraison ?

Verfeuil nous paraît exprimer son point de vue un peu plus clairement à la fin de son article que dans le corps : il annonce son intention « d'entreprendre ou de soutenir une action en faveur du rapprochement de toutes les forces révolutionnaires momentanément divisées ». Cela signifie, si nous comprenons bien : 1<sup>o</sup> que parmi les dissidents se trouvent des forces révolutionnaires; 2<sup>o</sup> que la scission n'est qu'un phénomène passager.

Notre point de vue est tout autre. Nous ne voyons du côté des dissidents que des forces contre-révolutionnaires, et nous refusons d'admettre l'hypothèse d'un rapprochement entre les communistes et les ennemis du communisme. Il y a bien, en dehors du Parti, des forces révolutionnaires, mais elles se trouvent chez les syndicalistes de gauche : de ceux-ci, Verfeuil ne parle pas.

Verfeuil se rend-il compte que sa conception heurte les conceptions fondamentales de l'Internationale communiste ? Non, sans doute. Son article fourmille de mesquineries, de petites histoires dénuées d'intérêt. Pas une idée directrice, pas un principe, pas la moindre doctrine. Les manœuvres du Congrès, les combinaisons de couloirs, les trucs des reconstructeurs, les tractations de Longuet, toutes choses qui nous paraissent méprisables, absorbent l'attention de Verfeuil et déterminent ses actes. Mais lui parlons-nous de la nécessité de définir le mot « unité » qu'il emploie à tort et à travers, lui demandons-nous de dire si le

Parti peut rassembler n'importe qui pour faire n'importe quoi, Verfeuil n'entend pas.

Verfeuil croit nous indigner en nous annonçant que la droite du Parti et certains « reconstruc-teurs » voulaient « la cassure ». Nous ne voyons pas là de quoi s'émouvoir. Il y a six mois que tous les socialistes qui savent lire ont lu une déclaration signée de cent noms de députés et de militants qui annonçaient leur volonté de faire sécession au cas où le Parti entrerait dans la 3<sup>e</sup> Internationale. Nous n'acceptons donc pas de subir les horripilantes jérémiades de ceux qui lamentent avec six mois de retard la rupture de l'unité menteuse du Parti. Les « résistants » et les « reconstruc-teurs » voulaient la scission, l'affaire est entendue ; mais nous la voulions aussi, et c'est le seul point sur lequel nous étions d'accord. La résolution... « Cachin-Frossard » impliquait très clairement la séparation du Parti d'avec les éléments qui refuseraient de s'incliner devant les décisions du Congrès. Qu'on nous laisse donc en paix avec « les responsabilités » de la scission, attendue et voulue par-tous avec une égale impatience, quoique pour des motifs différents.

Celui qui dit, comme Verfeuil dans cet extravagant article, que la scission est « voulue, dans ses origines lointaines (??) par Moscou » et qu'elle « est due, dans ses origines immédiates (11), à la droite du Parti alliée à certains éléments reconstruc-teurs, etc.. » ne comprend rien à rien et, craignons-le, ne comprendra jamais rien à rien. La scission est due à l'incompatibilité de la lutte de classes avec la collaboration de classes. Celui qui ne comprend pas cette vérité n'est pas communiste et n'a pas sa place dans l'Internationale Communiste.

Et celui qui, comme Verfeuil, prétend que le télégramme du Comité Exécutif de Moscou, signé de Zinoviev, Lénine, Trotsky, Boukharine, Rosmer, etc., « était outrageant », celui-là n'a rien à faire dans l'Internationale Communiste. Si, dire que Longuet et son groupe « ont été et restent des agents déterminés de l'influence bourgeoise sur le prolétariat » est un outrage, les idées et l'action de l'Internationale Communiste sont donc un outrage permanent, et comme nous ne sommes pas prêts d'y renoncer, Verfeuil sera outragé en permanence.

N'est-il donc pas vrai que Longuet, en essayant de justifier l'innommable boucherie impérialiste au nom de la défense nationale, s'est fait l'agent de l'influence bourgeoise sur le prolétariat ? N'est-il pas vrai que Longuet, en faisant l'apologie de Wilson, bourreau des I. W. W. et des socialistes américains, s'est fait l'agent de l'influence bourgeoise ? N'est-

il pas vrai que Longuet, en publiant contre les communistes hongrois un article tissé des mensonges les plus scélérats, s'est fait l'agent du grand massacreur et tourmenteur Horthy ?

Si de l'avis de Verfeuil, cela n'est pas vrai, c'est que les communistes et Verfeuil ne parlent pas le même langage, c'est que ceux-là et celui-ci n'ont rien de commun, c'est que la place de Verfeuil est à côté de Longuet et non parmi nous.

Il n'est pas trop tard pour que Verfeuil et ceux qui, comme lui, auraient commis l'erreur de rester dans le Parti pour y tenter la réhabilitation des agents de Horthy, choisissent leur véritable voie. Il est temps encore pour eux de rejoindre Renaudel et Paul Faure, Albert Thomas et Longuet. Mais si leur conscience leur commande de rester dans le parti du prolétariat, qu'ils renoncent à toute unité avec les agents de la bourgeoisie, qu'ils sachent que le Parti ayant à choisir entre les grands devoirs du communisme révolutionnaire et les petits profits du socialisme parlementaire a fait son choix.

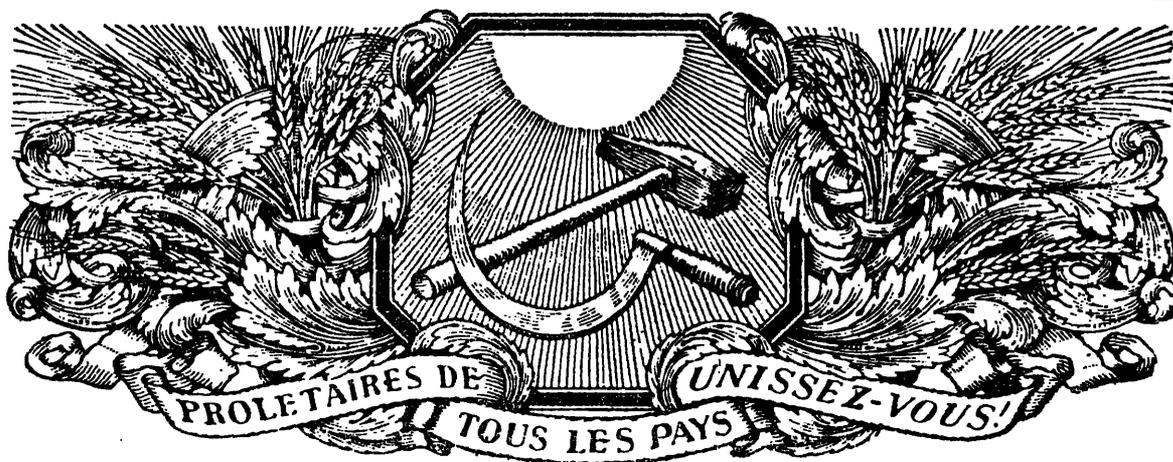
Verfeuil parle fréquemment, dans son article, de sa « dignité ». C'est le moment d'en faire usage et de regarder froidement le dilemme : ou avec les serviteurs du prolétariat, ou avec ceux de la bourgeoisie.

Pour nous, la dignité ne consiste pas à parler de dignité à tout propos et hors de propos. Elle consiste à dire simplement sa pensée, à défendre ardemment la cause choisie, à conformer ses actes à ses paroles. De ce point de vue, Verfeuil n'aurait jamais dû accepter du Comité Directeur le poste de délégué permanent du Parti, et le Comité Directeur n'aurait pas dû le lui confier.

Nous souhaitons que cette première faute, mise en lumière par l'article de Verfeuil, serve de leçon. Le Parti doit rompre avec les pratiques de l'ancienne majorité, il ne doit assigner ses postes de confiance qu'à des communistes lui donnant des garanties. Si le Parti, sous l'influence du « vieil esprit » retombait dans les errements d'autrefois, il eût mieux valu qu'il ne votât pas la résolution... « Cachin-Frossard ».

VARINE.





## La Correspondance de Marx et d'Engels

*L'article de Lénine que nous publions ci-dessous est le commencement d'une étude que Lénine écrit à la fin de 1913 ou au début de 1914, après la publication de la correspondance de Marx et Engels, et qu'il ne put terminer. Il était intéressant de le publier à l'occasion du centenaire de Frédéric Engels, récemment célébré dans le monde entier.*

La Correspondance depuis longtemps promise des fameux fondateurs du socialisme scientifique a enfin vu le jour. Engels en avait confié l'édition à Bebel et Bernstein. Bebel a eu le temps de terminer peu avant sa mort sa part de rédaction.

La Correspondance de Marx et d'Engels, qui vient de paraître il y a quelques semaines chez Dietz à Stuttgart, comprend 4 grands volumes. Elle se compose de 1.386 lettres de Marx et d'Engels, échelonnées entre 1844 et 1883.

Le travail de rédaction, c'est-à-dire la composition de préfaces pour chaque période, a été exécuté par Edouard Bernstein. Comme il fallait s'y attendre, il ne satisfait ni du point de vue technique, ni du point de vue des idées. Bernstein, après sa triste et remarquable « évolution » dans le camp ultra-opportuniste, était moins désigné que tout autre pour éditer des lettres toutes pénétrées d'esprit révolutionnaire. Les préfaces de Bernstein sont ou vides de contenu, ou entièrement falsifiées, par exemple quand au lieu de caractériser exactement, clairement et franchement les erreurs opportunistes de Lassalle et de Schweitzer dénoncées par Marx et Engels, il se borne à des phrases éclectiques et des sorties dans le genre de celle-ci : « Marx et Engels n'ont pas toujours eu raison contre Lassalle » (Tome III, page 18), ou bien quand il prétend que Marx et Engels « étaient plus près » par leur tactique de Schweitzer que de Liebknecht (Tome IV, page 10). Ces sorties ne

contiennent aucun autre contenu qu'une tentative pour déguiser et dissimuler l'opportunisme. Par malheur, cet éclectisme appliqué à la lutte menée par Marx contre de nombreux adversaires, ne fait que s'étendre rapidement parmi la social-démocratie allemande contemporaine.

Du point de vue technique l'index, unique pour les 4 tomes, est défectueux : les noms de Kautsky et Stirling sont omis ; l'annotation des diverses lettres est trop pauvre et se perd dans les préfaces du rédacteur, au lieu d'être placée à côté des lettres correspondantes comme l'a fait Sorgue, etc !..

Le prix d'environ 20 roubles pour tout l'ouvrage, est trop élevé. Il est certain qu'on pouvait et qu'on devait publier cette correspondance moins luxueusement, à un prix plus accessible, et qu'il fallait, outre la collection complète, éditer pour la répandre largement parmi les ouvriers, une publication contenant les passages les plus importants au point de vue des principes.

Tous ces défauts rendent difficile la lecture de la Correspondance. Le fait est regrettable, vu son énorme valeur scientifique et politique. Non seulement Marx et Engels se présentent ici devant le lecteur avec un relief particulier, mais encore la richesse de contenu théorique du marxisme prend une évidence extrême, car Marx et Engels reviennent fréquemment dans leurs lettres sur les aspects les plus variés de leur doctrine, soulignant et expliquant, examinant ensemble ou bien discutant entre eux les points les plus nouveaux par rapport à leurs points de vues précédents, les plus importants, les plus difficiles.

Le lecteur voit se dérouler devant lui avec une étonnante vivacité l'histoire du mouvement ouvrier universel, aux époques les plus décisives, et dans les endroits les plus importants. Encore plus précieuse est l'histoire de la politique de la classe ouvrière. Aux propos les plus divers, dans les différents pays de l'Ancien et du Nouveau Monde, à différentes

périodes historiques, Marx et Engels examinent les principes les plus fondamentaux qui doivent déterminer la position des questions concernant le rôle politique de la classe ouvrière. Or, l'époque embrassée par la Correspondance est justement celle où la classe ouvrière se sépare de la démocratie bourgeoise, où surgit un mouvement ouvrier indépendant où se précisent les bases de la tactique et de la politique du prolétariat. Plus fréquentes sont aujourd'hui les occasions où nous voyons le mouvement ouvrier des différents pays souffrir du mal opportuniste par suite du marasme et de la pourriture de la bourgeoisie, par suite, de l'absorption des chefs ouvriers par les mesquineries quotidiennes, etc., plus ont de prix pour nous les richissimes matériaux fournis par cette Correspondance, qui montre une profonde compréhension des buts révolutionnaires essentiels du prolétariat, et qui définit avec une incroyable souplesse le rôle de la tactique au service de ces buts révolutionnaires, sans faire la moindre concession à l'opportunisme ni à la phrase révolutionnaire.

Si on essaye de définir d'un mot le foyer, pour ainsi dire, de toute cette correspondance, le point central auquel se rattache tout ce réseau d'idées énoncées et examinées, ce mot sera la dialectique. L'application de la dialectique matérialiste à la réforme de toute l'économie politique reprise par la base, à l'histoire, aux sciences naturelles, à la philosophie, à la politique et à la tactique de la classe ouvrière, voilà ce qui intéresse surtout Marx et Engels, voilà en quoi ils apportent quelque chose d'essentiel et de nouveau, voilà où se trouve le progrès génial qu'ils ont fait faire à la pensée révolutionnaire.

Nous comptons donner plus bas, après une revue d'ensemble de la correspondance, un aperçu des remarques et des jugements les plus intéressants de Marx et d'Engels, sans prétendre à épuiser d'ailleurs tout le contenu des lettres.

#### 1. — Revue d'ensemble.

Le recueil est ouvert par les lettres d'Engels à Marx en 1844. L'Allemagne d'alors y est dépeinte avec un relief remarquable. La première lettre est datée de la fin de septembre 1844, et expédiée de Barmen, où vivait la famille d'Engels et où il est né. Engels n'avait pas encore 24 ans. Il s'ennuie dans l'atmosphère familiale et brûle de s'échapper. Son père est un despote, industriel pieux, indigné des courses de son fils à travers les réunions politiques, et de ses convictions communistes. « Sans ma mère, que j'aime beaucoup, écrit Engels, je n'aurais pas patienté même les quelques jours qui restaient jusqu'à mon départ. » « Tu ne peux te représenter, se plaint-il à Marx les mesquineries et les craintes superstitieuses qu'on oppose ici, dans ma famille, à mon départ. »

Tant qu'Engels reste à Barmen (où il fut retenu encore une quinzaine de jours au bureau de l'usine). « Le commerce est une ignoble chose, écrit-il à Marx ; la ville de Barmen est ignoble ; cette existence

est ignoble, et en particulier, il est ignoble de demeurer non seulement bourgeois, mais fabricant, c'est-à-dire bourgeois agissant activement contre le prolétariat. » Je me console, continuait-il, en travaillant à mon ouvrage sur la situation de la classe ouvrière (ce livre parut, comme on sait, en 1845, et est une des œuvres les meilleures de toute la littérature socialiste). « On peut encore, tout en étant communiste, demeurer par l'extérieur un bourgeois, une bête de somme du mercantilisme, si on ne s'occupe pas de littérature, — mais faire en même temps une vaste propagande communiste et s'occuper de commerce, d'affaires industrielles, c'est impossible. Je m'en vais. En outre, cette vie endormante d'une famille pénétrée de christianisme à la prussienne, je ne puis plus la supporter, je risquerais de devenir finalement un de ces philistins allemands et d'introduire mon philistinisme dans le communisme. » Ainsi écrivait le jeune Engels. Après la Révolution de 48, la vie l'obligea à réintégrer le comptoir de son père et à devenir, pour de longues années, la « bête de somme du mercantilisme », mais il sut tenir bon et se créer une atmosphère pénétrée non plus de christianisme à la prussienne, mais d'une camaraderie toute différente il sut devenir pour toute son existence l'implacable ennemi de ce transport du philistinisme dans le communisme.

La vie sociale des provinces allemandes de 1844 ressemble à la vie russe du début du XX<sup>e</sup> siècle, à la veille de la Révolution de 1905. Tout se porte vers la politique, tout le monde est rempli d'indignation contre le gouvernement, les pasteurs fulminent contre l'athéisme de la jeunesse, les enfants des familles bourgeoises font des scènes à leurs parents pour leur « façon aristocratique de traiter les domestiques ou les ouvriers ».

Cet esprit général d'opposition se manifeste en ceci que tout le monde se déclare communiste. « A Barmen, le commissaire de police est communiste », écrit Engels à Marx. J'ai été à Cologne, à Dusseldorf, à Elberfeld, partout à chaque pas, en rencontre des communistes ! « Un fougueux communiste, un artiste qui dessine des caricatures, nommé Seele, part dans deux mois pour Paris. Je lui donnerai un rendez-vous pour vous. Il vous plaira par tous les côtés, c'est un enthousiaste, il aime la musique, il vous sera utile comme caricaturiste. »

« Ici, à Elberfeld, on fait des miracles. Hier (écrit le 22 février 1846), dans la plus grande salle, dans le meilleur restaurant de la ville, nous avons eu notre troisième réunion communiste. La première comptait 40 membres, la seconde 130, la troisième au moins 200. Tout Elberfeld et tout Barmen, en commençant par l'aristocratie de l'argent, pour finir par les petits boutiquiers, étaient représentés, il ne manquait que le prolétariat. »

Voilà littéralement comment écrit Engels. En Allemagne, tout le monde était alors communiste, sauf le prolétariat. Le communisme était la façon dont s'exprimait l'esprit général d'opposition répandu, surtout dans la bour-

geoisie. « Le public le plus borné, le plus paresseux, le plus pharisien, qui ne s'est jamais intéressé à rien, commence à s'enthousiasmer pour le communisme. » Les principaux prophètes du communisme étaient alors des gens dans le genre de nos populistes, socialistes-révolutionnaires, socialistes populistes, etc., etc., en réalité c'étaient des bourgeois bien intentionnés, plus ou moins enrégés contre le gouvernement.

C'est dans ce cadre, c'est au milieu de ce nombre infini de tendances et de fractions soi-disant socialistes, qu'Engels sut se frayer sa route vers le socialisme prolétarien, sans craindre de rompre avec cette masse de bons gens, de chauds révolutionnaires, mais de mauvais communistes.

1846, Engels est à Paris. Paris est en pleine crise politique, en pleine fermentation de toutes sortes de théories socialistes. Engels étudie avidement le socialisme, fait la connaissance de Cabet, de Louis Blanc et autres socialistes en vue, court les rédactions et les cercles.

Son attention se porte surtout sur la doctrine socialiste la plus sérieuse et la plus répandue alors, celle de Proudhon. Dès avant la publication de la « Philosophie de la misère » (Octobre 1847 ; la réponse de Marx, la fameuse « Misère de la Philosophie », parut en 1847), Engels critique avec une âpreté implacable et une remarquable profondeur les idées fondamentales de Proudhon, reprises alors par le socialiste allemand Grün. Une bonne connaissance de la langue anglaise (que Marx ne s'assimila que bien plus tard) et de la littérature anglaise, permet à Engels de montrer tout de suite (lettre du 19 septembre 1846) en Angleterre les exemples de banqueroute des fameux « Bazars du Travail » proudhoniens. Proudhon déshonore le socialisme, déclare avec indignation Engels, d'après lui ce sont les ouvriers qui doivent racheter le capital !

A 16 ans, Engels tue littéralement ce « socialisme enfantin », — cette expression se rencontre dans une lettre de lui du 23 octobre 1846, longtemps avant le Manifeste Communiste, et son principal représentant est dénoncé en la personne de Grün. « Doctrine anti-prolétarienne, petite-bourgeoise, doctrine de philistin, phrases vides, tendances humanitaires, craintes superstitieuses du communisme grossier (Loeffel-Kommunismus — littéralement : communiste de la cuillère, communisme de la gueule) plans pacifiques pour faire le bonheur de l'humanité — voilà les jugements d'Engels sur tous les aspects du socialisme pré-marxiste.

« Trois soirs, écrit Engels, nous avons discuté sur le proudhonisme. Presque tous, Grün en tête, étaient contre moi. La chose principale que je fus obligé de prouver, c'est la nécessité d'une Révolution violente » (23 octobre 1846). Finalement, je devins enrégé, j'obligeai mes adversaires à se prononcer nettement contre le communisme. Je réclamai le vote sur la question : sommes-nous communistes, oui ou non ? Grande indignation des partisans de Grün, qui se mirent à

assurer qu'ils étaient rassemblés pour examiner « le bien de l'humanité » et qu'il fallait savoir ce qu'est proprement le communisme. Je leur donnai alors une définition bien simple, pour les empêcher de se dérober au fond de la question. Je définis l'état d'âme du communiste de la façon suivante : 1° Défendre les intérêts du prolétaire contre ceux du bourgeois ; 2° pour cela supprimer la propriété privée et la remplacer par la communauté des biens ; 3° reconnaître comme seul moyen d'arriver à ces buts la révolution démocratique violente (écrit un an et demi avant la Révolution de 1848).

Après discussion, 13 voix contre 2 acceptèrent la définition d'Engels. Le public de ces réunions était composé d'environ 20 menuisiers. C'est ainsi que furent posés à Paris, il y a 67 ans, les fondements du Parti social-démocrate ouvrier d'Allemagne.

Un an plus tard, dans une lettre du 27 novembre 1847, Engels annonce à Marx la composition en brouillon du Manifeste Communiste, et se prononce entre autres contre la forme de catéchisme précédemment projetée. « Je commence, écrit Engels, par la question de la nature du communisme, et je passe ensuite directement au prolétariat : histoire de sa provenance, différence entre lui et les anciens travailleurs, développement de l'antagonisme entre lui et la bourgeoisie, crises, conclusions. » « A la fin, la politique du Parti Communiste. »

Cette lettre historique d'Engels sur la première esquisse d'une œuvre qui a parcouru l'univers et qui reste aujourd'hui vraie dans tout l'essentiel, vivante et actuelle comme si elle était écrite d'hier, montre avec évidence combien il est juste de placer côte à côte les noms de Marx et d'Engels, comme ceux des fondateurs du socialisme contemporain.

N. LENINE.

N. LÉNINE

---

## La Maladie infantile du Communisme

*(Le Communisme de gauche)*

---

UN VOLUME

PRIX..... 4. »  
FRANCO..... 4.50

L'édition sera vite épuisée  
Hâtez-vous de commander votre  
exemplaire.

---

**Bibliothèque Communiste**  
123, Rue Montmartre, Paris.  
*Envoyer lettres et mandats à René Regnaud*

# Un Discours de Trotsky aux Sections Féminines

Camarades,

Après une période de lutte acharnée sur de multiples fronts, nous entrons dans une époque de création économique. Nous nous sommes déjà trouvés l'année dernière dans une situation analogue. L'hiver dernier aussi, nous avons eu l'espoir de pouvoir nous livrer au labeur pacifique : mais nos espérances n'ont pas été justifiées. Après une accalmie nous fûmes obligés de soutenir une grande guerre contre la Pologne, puis la question de Wrangel en s'enflant de plus en plus devint d'importance internationale. Wrangel fut reconnu par la France et la Crimée devint la place d'armes, c'est-à-dire le lieu de concentration de toutes les forces armées et de toutes les ressources militaires hostiles à la Russie soviétiste. Voilà pourquoi l'année actuelle, au lieu d'avoir été une année de travail économique et de renaissance matérielle du pays, a été caractérisée par une lutte intense contre l'ennemi, et par suite par un appauvrissement persistant de la Russie soviétiste en ressources et en forces.

Nous sommes aujourd'hui plus pauvres que nous n'étions il y a un an, il y a deux ans, et il y a trois ans, c'est-à-dire que de façon générale nous possédons moins de richesses matérielles : elles ont été dépensées de jour en jour au cours de cette guerre civile acharnée. Mais en même temps nous nous sommes enrichis d'expérience. Nous savons le compte de ce que nous possédons, nous savons mieux qu'il y a un an et qu'il y a trois ans répartir et distribuer ce que nous avons. Pendant le labeur militaire, qui a été par la force des choses le labeur principal de la République soviétiste, le Pouvoir des soviets et le Parti Communiste qui en est l'âme, ont acquis une somme énorme de connaissances nouvelles, ils ont acquis l'art de travailler, l'art d'agir en hommes d'Etat, qu'ils ne possédaient pas auparavant. Une énorme quantité de militants envoyés des usines et des syndicats sur tous nos fronts ont acquis là-bas l'expérience qu'ils n'avaient pas auparavant. Ils ont été mis à la tête de milliers, de dizaines et même de centaines de milliers d'ouvriers et de paysans. Ils les ont approvisionnés, ils les ont transportés, ils les ont veillés à leur moral, à leur instruction, à leur formation, ils ont répondu à toutes leurs questions, et ils ont ainsi acquis l'habitude de conduire de grandes masses ouvrières et paysannes dans les conditions les plus difficiles qui puissent jamais se présenter.

Il ne faut pas oublier que sur les fronts et en général à l'armée se trouve aujourd'hui environ la moitié de notre Parti Communiste ; le Parti s'est séparé en deux : les uns travaillent dans les services civils, les autres dans les services militaires. Le moment est venu où, si nous ne sommes pas trompés dans notre attente, nous allons avoir la possibilité de retirer de l'armée un très grand nombre de communistes que nous transporterons sur les autres fronts. Mais avant tout permettez-moi de parler, car cela ne peut pas ne pas vous intéresser, de la destinée future de notre armée.

Vous savez que l'effectif de notre armée se chiffre par millions, et vous n'ignorez pas que cette armée pèse d'un poids énorme sur tout le pays : si les ouvriers et les ouvrières manquent de nourriture, de vêtements et de chaussures, c'est qu'il faut servir avant tout l'armée. Cela ne veut pas dire malheureusement que notre armée soit toujours nourrie, habillée et chaussée aussi bien qu'il serait désirable, mais la première paire de bottes comme la première portion de pain est envoyée comme de juste aux soldats qui versent leur sang au poste le plus difficile, le plus dangereux et le plus essentiel. Aujourd'hui les autorités militaires, sous la direction du Comité Central du Parti, se sont proposé comme but de réduire dans les mois qui viennent l'effectif de notre armée de presque la moitié, exactement des deux cinquièmes. Cela ne signifie aucunement que nous ayons l'intention d'affaiblir la puissance militaire de notre armée. Vous savez comment elle est née et s'est développée. Toute son histoire a été conditionnée par les nécessités de la défense. Nous n'avons pas construit d'abord notre armée pour faire la guerre ensuite avec elle. Non. Lorsqu'un ennemi se déclarait à l'Est, nous formions un front Est, sur la Volga, dans l'Oural, notre armée se battait et s'enfonçait plus loin vers l'Est. Lorsqu'un ennemi se déclarait dans le sud ou à l'ouest, nous constituions là-bas aussi d'autres fronts, en envoyant du centre les ressources et les forces nécessaires. Mais comme nous avions toujours un ou deux fronts, et plus souvent encore quatre fronts à la fois, à l'Est, à l'Ouest, au Nord et au Sud, tout cela donna naissance à une armée numériquement colossale, comme il le fallait étant données les énormes distances de notre pays et les multiples ennemis qui nous attaquaient.

Aujourd'hui nous avons défait notre dernier adversaire sérieux, le contre-révolutionnaire Wrangel ; par suite, le moment est venu du répit, nous pouvons reconstruire notre armée de façon systématique et régulière, en resserrant ou en supprimant certains états-majors ou services de l'arrière et en augmentant à leurs dépens le nombre des baïonnettes. Si nous diminuons notre armée de la moitié, il ne s'ensuit aucunement que nous diminuons d'autant le chiffre des baïonnettes et des sabres. Nous nous bornons à enlever l'échafaudage qui avait servi au moment de la construction. Nous diminuerons, nous réduirons les services de l'arrière et par là nous libérerons le nombre maximum de rations, de vêtements et de chaussures que nous donnerons aux ouvriers et aux ouvrières. Voilà le but que se proposent les autorités militaires et le Comité Central du Parti et que nous travaillons dès maintenant à réaliser.

Si vous me demandez si nous pouvons aujourd'hui avoir l'entière et absolue certitude que nous n'aurons pas de guerre à soutenir pendant les mois prochains, et si nous pourrions certainement mettre une grande quantité de rations et de vêtements à la disposition des travailleurs, je ne serai pas en état personnellement de vous donner une panacée garantie entière et absolue, car la ques-

tion de la guerre et de la paix ne dépend pas seulement de nous. Seulement, considérant la situation dans son ensemble, l'épuisement intérieur du pays, l'écrasement de nos ennemis, le Comité Central a pris la décision de maintenir à tout prix sa politique de paix, même en faisant de grandes et sérieuses concessions. Les « concessions » proprement dites font partie de ce plan. Il nous est, en somme, avantageux d'abandonner aux capitalistes étrangers telle ou telle fraction de notre territoire dans des régions qui nous sont aujourd'hui inaccessibles pour toutes sortes de raisons économiques et militaires, comme par exemple le Kamtchatka, destiné à rester longtemps encore hors de notre portée. Nous avons dans nos provinces septentrionales des richesses colossales, des forêts d'une telle étendue que leur produit annuel suffirait à chauffer toute la Russie ; mais par suite de la distance et du manque de main-d'œuvre les arbres y pourrissent sur place. Nous avons avantage à louer ces richesses forestières, à certaines conditions, à des capitalistes d'Europe et d'Amérique qui, au lieu de nous pourchasser les armes à la main et de faire des débarquements armés comme quand ils ont occupé Arkhangelsk, ne demandent pas mieux que de conclure avec nous des conventions économiques. Nous sommes encore trop faibles pour utiliser nos richesses septentrionales. Nous en louons une partie au capital européen, et en même temps nous recevons en retour des scieries et des rails de chemins de fer pour notre pays communiste. Les concessions représentent pour nous un indiscutable avantage économique, parce que nous sommes trop jeunes pour exploiter toutes nos richesses nationales, et elles sont en outre une sérieuse garantie de notre politique de paix. En donnant le Kamtchatka au capital américain, nous défendons le Kamtchatka contre une intrusion armée du militarisme japonais, et ce dernier de son côté veillera jalousement à ce que le capital américain n'y apporte pas outre ses machines des armées pour s'en emparer ; et finalement le Kamtchatka restera à la Russie soviétiste. Avec le développement de la révolution prolétarienne en Amérique et en Europe — et elle aura lieu, sinon dans les mois, du moins dans les années qui viennent, — lorsque le régime capitaliste s'écroulera, nous recevrons en héritage de la société bourgeoise défunte un précieux matériel technique.

Notre but fondamental est donc de défendre la paix comme garantie de notre travail pacifique et de la renaissance économique de notre pays. Cela concerne le front ouest. Ioffé est en train de conclure avec les Polonais une paix qui nous coûte de grands sacrifices, que certains estiment excessifs. Dans le Sud, nous avons atteint nos frontières naturelles, nous touchons la mer Noire et la mer d'Azov, et nous espérons que ni la France ni l'Angleterre ne trouveront de forces fraîches pour lancer contre nous des corps de débarquement. Le seul endroit menaçant est le Caucase avec la Georgie et l'Arménie menchévique ou règne le parti des dachnaks, qui seraient aujourd'hui renversés et remplacés par le Pouvoir des soviets, s'il faut en croire les renseignements reçus. Mais le Caucase avec la Géorgie, l'Arménie et la Turquie, où les kémalistes combattent l'Entente, est un domaine où les frontières restent encore instables, et où se poursuit une lutte profonde. L'équilibre chancelant peut y être rompu, et nous pouvons contre notre volonté être entraînés dans une guerre. Voilà pourquoi je dis qu'en aucun cas nous ne pouvons nous croire assurés d'une paix parfaite sur tous les fronts. Pour l'année qui com-

mence, ou peut-être pour le semestre prochain, on peut dire seulement une chose : il faut porter à la connaissance des masses que nous avons la possibilité de nous livrer à un sérieux labeur économique. Il faut leur faire connaître la décision prise par le Comité Central et le gouvernement d'éviter tout conflit et de donner toutes garanties diplomatiques et militaires afin de conserver avec tous nos voisins, quels qu'ils soient, prolétaires ou soviétistes comme l'Azerbeïdjan ou hostiles comme l'énorme majorité, des relations pacifiques assises sur des traités solides et d'instituer avec eux des échanges économiques.

Le gouvernement anglais, après onze mois de réflexion, nous a remis un projet de traité de paix. Il est fort possible que ce projet ne soit qu'une astuce diplomatique ou une manœuvre destinée à tromper les masses ouvrières anglaises. Mais le contraire aussi est possible.

Et ainsi, camarades, en résumant cette introduction, je répète qu'il y a beaucoup de faits et de circonstances qui nous font croire que nous entrons dans une période de construction économique. D'autre part il y a des faits alarmants qui n'excluent pas la possibilité, qui au contraire font admettre une certaine vraisemblance de complications militaires. C'est pourquoi nous ne pouvons pas désarmer, mais nous devons réduire notre armée dans la mesure du possible, peut-être de la moitié, peut-être plus tard des deux tiers, tout en l'améliorant et en la rendant de plus en plus consciente. Ce sont là les principales conditions de notre victoire.

La puissance de notre artillerie n'est pas du tout ce qu'ont prétendu Wrangel et Krivotchéine. Notre artillerie n'est pas mauvaise, mais elle est loin de valoir notre infanterie. Nous avons dû la prise de Perekop moins à l'art de notre cavalerie et de notre infanterie qu'à leurs procédés héroïques et à leur enthousiasme. Ce sont choses qui viennent seulement d'un moral élevé. Voilà ce qu'il nous faut obtenir dans la période nouvelle. Dans la mesure où les unités de nos fronts entreront dans la vie civile, dans la mesure où elles se rapprocheront de la population de l'arrière, des ouvriers et des ouvrières, les femmes communistes pourront elles aussi pénétrer davantage dans l'armée, prendre part à l'action politique pratique qui s'y poursuit, considérer de plus près sa vie intérieure et exercer sur elle leur influence bienfaisante.

Pendant le répit qui nous permettra de transporter de nombreuses unités sur le pied du travail pacifique, il faut une liaison étroite entre ces unités et la population ouvrière. Ces relations auront la plus heureuse influence sur les uns et sur les autres, car si d'une part les ouvriers et les ouvrières sont mécontents de ce que l'armée prend beaucoup — une armée est toujours en réalité un monstre dévorant — d'autre part les soldats sont suffisamment aigris contre l'arrière, car les privations se sentent plus douloureusement sur les champs de bataille qu'à l'intérieur.

Si ce que nous espérons se réalise, nous entrerons dans une époque qui nous obligera à transporter toute notre attention, notre énergie, nos forces, nos ressources et notre enthousiasme sur le terrain du travail positif économique. Cela ne nous était jamais arrivé sur une aussi vaste échelle. Dans le domaine économique nous avons créé un cadre. Mais en ce qui concerne la production elle-même, à savoir d'arracher à la nature tout ce dont nous avons besoin, charbon, minéral, ou bien de transformer ces matériaux en métaux,

de changer le coton en tissus, etc., nous avons encore trop peu fait. Toute cette activité qui est la condition de toute vie morale de l'humanité est encore dans un effrayant marasme. Tout le travail économique que nous avons fait jusqu'à présent, et qui dans certains domaines au service de la guerre a été passablement énergique, revenait l'existence et la valeur combattive de notre armée. L'existence et la valeur combattive de notre armée. C'est seulement aujourd'hui que nous abordons un problème nouveau et infiniment plus profond : dépouiller la nature, qui est bien plus riche que nous, pour enrichir la nouvelle société soviétiste en construction.

La différence entre le prolétaire et le petit-bourgeois, c'est que le premier, même quand il lutte pour satisfaire ses besoins élémentaires, a conscience de ne pouvoir y arriver qu'en unissant ses efforts à ceux de toute la collectivité. Le bourgeois au contraire vise à son enrichissement personnel, il court après une ration plus forte pour sa propre personne. Dans la lutte collective notre prolétaire a développé les plus hautes qualités de dévouement, mais à ce dévouement doit correspondre finalement une compensation matérielle. Nous devons lui assurer ainsi qu'à sa famille les meilleures conditions d'existence. Nous devons montrer aux masses laborieuses de Russie, sans oublier les moins éclairées, que le nouveau régime qu'elles ont conquis et qu'elles soutiennent au prix d'efforts et de sacrifices énormes est capable de leur assurer, après ces privations et ces sacrifices, le maximum de bien-être économique. Voilà l'épreuve que nous devons maintenant affronter. Voilà le problème que nous devons résoudre à tout prix. Nous nous heurtons certes à une foule de difficultés, ou plutôt on peut dire que ce problème économique fondamental se divise en une série de problèmes partiels. Parmi eux se trouve par exemple la question de l'organisation de nos administrations économiques. Ce sont, comme vous le savez, nos commissariats, nos Bureaux Centraux, le Conseil Supérieur d'Economie Nationale. Prenons par exemple le charbon ; chaque mine est reliée au Bureau Central qui lui correspond à Moscou. Prenons l'industrie textile ; chaque balle de coton est reliée par un fil au Bureau Central du Textile. Ces Bureaux Centraux se comptent par dizaines. Quelle est la raison d'être de toute cette organisation, chacun de nous la comprend. Pour avoir des tissus, il faut avoir du coton, des machines, du charbon, de la main-d'œuvre. Qui donc répartit la main-d'œuvre ? — le Commissariat du Travail, qui, de concert avec le Conseil panrusse des Syndicats, mobilise les ouvriers nécessaires. Qui préside au combustible ? — c'est le Bureau Central du Combustible, qui répartit le naphte, le charbon, les schistes, la tourbe et le bois entre tous les services et toutes les entreprises. Avant tout cela, une série de Bureaux Centraux préside à l'obtention de chacune de ces espèces de combustible.

Ainsi, je le répète, nous avons une série de Bureaux Centraux qui s'acquittent chacun d'une fonction économique déterminée. Mais chaque usine a besoin de tout à la fois. Pour qu'une fabrique textile travaille, elle doit avoir du charbon, du coton, des ouvriers ; ces ouvriers doivent avoir des vivres, des vêtements, des chaussures ; enfin il faut des moyens de transport. Il est nécessaire qu'il existe entre tous ces Bureaux Centraux une liaison étroite, non seulement au sommet, mais à la base, dans toutes les provinces, pour que ces usines textiles reçoivent le charbon par la voie la plus courte, les produits alimentaires par les dépôts les plus voisins, etc. Cela est facile à dire,

Mais, même dans une petite exploitation de 500 hectares par exemple, possédant diverses branches d'industrie agricole, il faut établir certaines proportions. A plus forte raison, quand il s'agit de l'exploitation colossale, immense et dévastée de notre pays, faire en sorte que les divers Bureaux Centraux soient reliés entre eux, qu'ils se nourrissent les uns les autres, qu'il y ait exacte proportion entre les matériaux fournis par chacun en vue d'un but déterminé, est une tâche d'une difficulté extrême : c'est celle qui s'impose aujourd'hui au Pouvoir des soviets. Le Conseil des Commissaires du Peuple travaille à dresser un plan de concordance entre tous nos organes économiques centraux.

Nous ne pouvons espérer obtenir une régularité aussi parfaite que celle d'un mécanisme d'horlogerie dans l'espace de deux ou trois mois. Nous aurons encore bien des reproches à faire à nos Bureaux Centraux pour leur manque de liaison. Mais malgré cela nous devons nous souvenir que la tâche est d'une difficulté exceptionnelle, et qu'aucun peuple, aucune classe, aucun parti, n'a jamais essayé de la résoudre. Personne n'a encore construit un appareil économique centralisé dans un pays colossal, pauvre en voies de communication, possédant une masse paysanne arriérée et une somme importante d'éléments arriérés parmi les ouvriers et les ouvrières. Dans ces conditions, il nous faut pour réaliser ce plan de centralisation économique une longue suite d'années, mais au cours même de ce délai nous deviendrons progressivement plus riches. Et plus nous serons riches, plus il deviendra facile de coordonner entre elles les diverses branches économiques.

Nous n'entendons qu'attaques contre le bureaucratisme des Bureaux Centraux, et plus encore dans les provinces, surtout de la part de ceux qui ont à résoudre des questions économiques et à alimenter les ouvriers et les ouvrières. Un des mots d'ordre les plus souvent répétés, c'est qu'il faut supprimer le bureaucratisme, surtout dans le domaine économique. Je dois dire que dans cette question nous dépassons souvent les bornes, parce que nous ne nous rendons pas compte où commence le bureaucratisme et où finit la simple disette de matières. Lorsqu'une province ne reçoit pas la quantité de tissus, ou de clous, ou de verre nécessaire à ses entreprises et à sa population, même nos militants du Parti déclarent : « Ce sont nos bureaucrates du Centre, ce sont nos Bureaux Centraux qui ne donnent rien ».

Mais ce mécontentement qui règne dans notre Parti et dans tous nos organes soviétistes et professionnels n'est qu'un phénomène superficiel : il ne peut avoir aucune signification sérieuse. Ce qu'il y a de plus grave, c'est le fait réel qui existe plus au fond, parmi les ouvriers et les ouvrières, les paysans et les paysannes. Là le mécontentement est naturel et légitime, car il vient de la pauvreté et de la misère qui sont incontestables. Ce mécontentement peut s'exprimer de façon différente, il peut susciter de vives protestations spontanées, des grèves même dans les usines qui renferment les éléments les plus retardataires, de la classe ouvrière. Et quand nous rejetons tout le mal sur la bureaucratie, nous risquons de faire pénétrer de fâcheux préjugés dans les masses arriérées souffrant de la faim et du froid qui se représentent alors je ne sais quel monstre nommé bureaucratie qui est tapi au centre, tient entre ses mains tous les biens matériels et les refuse aux masses. On se met à considérer ce monstre comme un ennemi de la classe ouvrière, tout comme autrefois le capitaliste qui la pillait,

s'enrichissait de sa sueur et lui refusait les ressources nécessaires à la satisfaction de ses besoins.

Je le répète donc, en critiquant la bureaucratie soviétiste nous dépassons souvent le but, et par contre, nous oublions le fait essentiel, à savoir que si l'ouvrier et l'ouvrière ne reçoivent pas ce qu'il leur faut, si les mères de famille ne peuvent pas répondre aux besoins les plus élémentaires de leurs enfants, cela s'explique peut-être pour un centième par nos défauts d'organisation, que nous ne cachons point, mais pour 99/100 cela s'explique par notre pauvreté, par le manque de charbon, de coton et de tissus, par le défaut de production de notre culture rurale, par l'absence presque complète de matériel agricole. Voilà la base très simple de toute notre propagande économique.

Autrefois, sous le capitalisme, lorsqu'un agitateur venait dans une usine ou à un meeting, il dénonçait la misère des masses laborieuses, d'une part, et, d'autre part, le luxe et la richesse de la bourgeoisie.

Ces procédés étaient dictés alors par le véritable intérêt de la classe ouvrière. Mais ils se sont conservés encore aujourd'hui chez beaucoup, même chez certains militants syndicaux. Il leur semble encore qu'ils défendent par là les intérêts de la masse et qu'ils luttent contre un ennemi extérieur : la bureaucratie. Par suite les masses les plus arriérées se figurent que la bureaucratie est pour ainsi dire un autre nom du Pouvoir des Soviets. Il arrive que dans leur conscience la bureaucratie et le Pouvoir des Soviets sont tout un. Ce phénomène a été maintes fois observé dans les milieux ouvriers les moins éclairés, sans parler des villages éloignés.

En quoi consistait sous le capitalisme la mission des syndicats ? A arracher des richesses nationales existantes la plus grande part possible en faveur des ouvriers, et laisser le moins possible au capitaliste, à l'Etat bourgeois et à l'armée bourgeoise. En quoi consiste cette mission aujourd'hui ? Si le syndicat s'efforce d'arracher le plus possible pour lui, il entre en conflit non plus avec le capitaliste, mais avec le syndicat voisin. Le but des syndicats et de toutes les organisations est maintenant d'augmenter la somme totale de produits, de fabriquer davantage et de créer davantage de richesses matérielles. Si auparavant nous disions à l'ouvrier : pour satisfaire tes besoins, il faut faire grève contre le capital, — aujourd'hui nous devons lui dire : non seulement il n'y a pas à lutter contre je ne sais quelle bureaucratie isolée et extérieure, mais il faut obtenir la meilleure organisation possible de la production, il faut augmenter le rendement du travail, il faut multiplier les richesses matérielles.

C'est là une idée simple, mais elle doit être la base de toute propagande économique et de toute organisation ouvrière. Il nous faut pénétrer profondément les éléments les plus retardataires de la classe ouvrière et les intéresser à la production nationale, à son organisation rationnelle, à la quantité des biens économiques que nous devons réaliser. Jusqu'à ce jour nous ne faisons encore rien dans ce sens. Le problème se pose donc à nous et nous devons le résoudre à tout prix.

Nous avons réussi à certaines époques de notre vie politique à entraîner dans la lutte révolutionnaire des millions d'ouvriers et de paysans. Par exemple en octobre, lors de la défense de nos fronts. Alors un courant électrique a semblé pénétrer même les masses arriérées. Maintenant nous devons avant tout nous efforcer de saisir intérieurement d'enflammer d'enthousias-

me pour leur tâche économique ces mêmes masses d'ouvriers et de paysans, d'ouvrières et de paysannes, puisque déjà l'avant-garde de la classe ouvrière s'habitue à réclamer des résultats tangibles. Le succès ne peut être obtenu que par une organisation judicieuse de toute la vie économique dans chacun de ses petits coins, dans chaque usine et dans chaque atelier.

Les décisions d'ordre économique doivent être acceptées et comprises par la conscience des masses. C'est un des buts essentiels de la propagande économique, que chaque ordre, que chaque plan soit vérifié par la masse, que les assemblées ouvrières soient mises au courant du programme de leur entreprise pour l'année, pour le semestre, ou même pour la semaine qui vient, que les ouvriers puissent comprendre, faire leurs remarques, examiner le rôle de leur usine, la place qu'elle occupe dans la vie économique du pays, la part qu'elle apportera au bien-être général des masses, si elle exécute intégralement son œuvre.

En même temps, les ouvriers doivent comprendre qu'il leur faut exécuter ce plan à tout prix, en dépit de toutes les privations, de tous les sacrifices, de toutes les conditions défavorables. C'est là le plan impérieux de la classe ouvrière de Russie pour sauver les masses laborieuses. Tant que le passé n'est pas encore entièrement aboli, nous sommes sans ressources contre les lâches et les déserteurs du travail, mais nous pouvons par notre propagande amener tous les travailleurs dans cette sphère d'idées : le travail et la conscience de l'augmentation nécessaire de la production.

Avec des paroles abstraites, je l'ai déjà dit, nous n'obtiendrons rien. Notre action doit s'appuyer sur la marche même du travail et sur les améliorations successives obtenues. Les seules améliorations qui aient été faites jusqu'à présent en faveur des ouvriers, c'est l'utilisation des maisons bourgeoises pour en faire des crèches et autres établissements. Ce sont là des résultats trop modestes. Mais si nous-mêmes, nous construisons, sur les plans d'un de nos architectes soviétistes, une grande maison pour y installer cinquante familles ouvrières avec, non pas, 50 cuisines isolées, mais une cuisine centrale, si nous confions cette cuisine au contrôle de la meilleure ménagère, si après cela nous construisons une seconde maison admirablement adaptée pour des crèches enfantines, ce fait aura une profonde répercussion sur la conscience des ouvriers les plus retardataires et les plus ignorants, sur la conscience de toutes les mères. Voilà ce que nous n'avons pas encore fait, parce que toute notre énergie se dépensait sur les fronts. Toute cette énergie qui s'est perdue pendant trois ans sur les champs de bataille, si nous la rassemblons de nouveau, nous pouvons démolir tout Moscou et construire une nouvelle Moscou ouvrière plus grande et plus belle, sur les plans de notre architecture soviétiste. Si on nous en donne la possibilité, dès le printemps prochain nous choisirons le coin le plus ignoble de Moscou, nous le déblayerons entièrement, et nous y construirons une, deux ou trois grandes maisons, une pour les ateliers, une pour les crèches, la troisième pour les appartements. Et quand les masses ouvrières verront que le Pouvoir des Soviets est capable de réaliser une pareille œuvre, l'enthousiasme sera plus grand encore qu'en novembre 1917 sur les barricades. La classe ouvrière dira : Sous la direction du Pouvoir des Soviets nous avons la force de transformer toute notre existence et de la changer en un immense et spacieux palais du travail.

L. TROTSKY.

# L'Orient libérateur de l'Europe

Lorsqu'éclata la grande guerre impérialiste, les quelques esprits d'Europe demeurés équilibrés, sages, avisés et réfractaires à l'hypnose belliciste prédiront la fin de l'Europe et la disparition du « bon Européen ». Avant que ne se déclanchât le formidable cataclysme, les plus avancés de ces esprits avaient conçu une Europe, fédérative républicaine, régie par un appareil législatif supérieur, sorte de Parlement européen établi dans quelque La Haye ou quelque Genève.

En fait, les pacifistes bourgeois découvrirent, durant la guerre, un « idéal » aux frontières plus étroites : les hommes de l'*Union of Democratic Control* au fond étaient des insulaires impénitents, voulant sauver par la paix l'Angleterre et la démocratie britannique tenue par eux pour la seule et unique, — et les membres de l'association allemande *Neues Vaterland* redoutaient que le prolongement et l'extension de la guerre fussent en dernière analyse défavorable à l'Allemagne. Il devint évident alors que chez ces prétendus prospecteurs intellectuels l'internationalisme non seulement n'avait aucune base matérielle solide, mais n'était qu'un européisme timide et inconstant. A peu près seul, Romain Rolland qui essaya de concilier son internationalisme, ou plutôt son panhumanisme avec la défense de la patrie conditionnée entrevit le rôle immense que devait jouer l'Asie dans les événements présents et à venir. Et encore pressentit-il ce rôle du point de vue civilisation plutôt que du point de vue révolutionnaire.

L'Asie est aujourd'hui en plein éveil et cette revivification est due au premier chef au ferment prodigieusement actif de la Révolution russe. Le monde musulman s'ébranle et le bolchevisme pénètre dans les régions les plus reculées et naguère réputées les plus inaccessibles à la réalisation du marxisme. Ce que l'Occident anémié par quatre années de guerre, intoxiqué par l'idéologie de la démocratie, corrompue par le poison du social-patriotisme, n'a pu faire, l'Orient de manière ample, déterminée et glorieuse l'accomplit.

Dans un discours retentissant prononcé en février dernier à la Chambre des Communes, Lloyd George déclarait que la reconstruction de l'Europe était impossible sans l'aide de la Russie, — même bolchevique. Il apparaît aujourd'hui que le maintien de la Russie ouvrière et paysanne et le développement de la Révolution socialiste universelle sont conditionnés par les événements d'Orient. L'exemple de la Sibérie, du Caucase et celui plus récent de l'Arménie prouvent la justesse des thèses sur la question coloniale et nationale discutées et approuvées par le deuxième Congrès de la 3<sup>e</sup> Internationale.

La faillite des formules contre-révolutionnaires de la Société des Nations et le succès des solutions révolutionnaires de la 3<sup>e</sup> Internationale viennent d'être enregistrées d'une façon décisive, éclatante, triomphale. Tandis que les politiciens bavards assemblés à Genève cherchaient laborieusement à pacifier l'Arménie et la Turquie, la République des Soviets offrait sa médiation qui était immédiatement acceptée et l'Arménie renversait les dachnaks esclaves de

l'impérialisme mondial au Caucase. Au même moment, Venizelos, le préfet de police imposé à la Grèce par l'Entente, au lendemain d'une tournée électorale « triomphale » était obligé de quitter sa « chère » patrie, abondamment conspué et flétri et de venir hiverner à Nice. Et ce fut aussitôt des concilia-bules et des conférences à Paris et à Londres et les bandits impérialistes, dans leur presse et leur Parlement, mirent à nu leur terreur.

Avec amertume, *Le Temps* a reconnu que les bolchevistes russes ne sont point des « prestidigitateurs imprévoyants » et a montré toute sa consternation à voir « le drapeau rouge des Soviets et l'étendard vert du Prophète unis contre la paix des Alliés ». Et, conséquence de la chute de Wrangel et de Venizelos et des événements du Proche Orient, l'assemblée de la Société des Nations qui admit à l'unanimité l'Autriche et la Bulgarie s'est opposée à la réception de la Lithuanie, de l'Esthonie, de la Lettonie et surtout de l'Ukraine « entités dont quelques-unes — c'est le *Temps* qui parle — ont une existence permise et compréhensible seulement par la décomposition actuelle de la Russie. Les problèmes complexes, les conséquences incalculables que provoquerait l'admission de ces pays en bordure de la Russie des tsars sont compris des délégations européennes, quelle que soit l'attitude de leur gouvernement envers le pouvoir des Soviets ». Enfin, si le gouvernement contre-révolutionnaire français accueillit le roi sans couronne Venizelos, il refusa d'hospitaliser le baron Wrangel, coupable d'avoir gaspillé l'or, les munitions et la diplomatie de l'oligarchie financière française assoiffée du sang des communistes russes.

Lloyd George qui, à la différence des Clemenceau, des Millerand et des Leygues, est un réaliste, aperçoit l'immense danger que court l'impérialisme mondial et il s'efforce de le conjurer. De là vient son attitude conciliatrice présente avec la République des Soviets. Il sait que le jour où le dynamisme révolutionnaire d'Orient s'étendra aux Indes, l'impérialisme britannique s'écroulera. Mais, quels que soient son sens avisé, sa politique de compromis et d'équilibre, l'Orient sera le tombeau de l'impérialisme mondial, les forces vives d'Orient donneront une impulsion nouvelle et définitive au mouvement révolutionnaire mondial. C'est en vain que vers la Géorgie mencheviste se tournent les regards désespérés des contre-révolutionnaires.

Henri GUILBEAUX.



# L'Instruction Révolutionnaire

Je veux citer quelques chiffres et quelques faits pour donner à nos lecteurs un aperçu des succès obtenus sur un front, auquel ni le Parti Communiste ni le gouvernement des soviets n'ont pu prêter, grâce aux circonstances difficiles, ni assez de forces ni assez de moyens, mais dont l'importance n'est niée par personne. Malgré les conditions les plus pénibles, malgré l'animosité des pédagogues, avec un programme d'éducation communiste non défriché, voici ce qui a été fait durant ces trois ans :

1° L'élaboration de la déclaration d'une école unique de travail, avec plusieurs déclarations supplémentaires. Au moment donné, elle est déjà traduite et publiée presque dans tous les pays européens, a été discutée à l'étranger de tous côtés et appréciée presque unanimement, non seulement dans les milieux communistes, ou, en général, prolétaires, mais aussi parmi les représentants libéraux de la pédagogie. Ainsi, par exemple, après le rapport du professeur Braun, l'assemblée pan-germanique des précepteurs à Munich vota une résolution approuvant les thèses fondamentales de notre déclaration ;

2° La majorité des précepteurs est gagnée à notre cause. L'ancienne union des précepteurs comptant environ cinquante milles membres, ayant subi la contagion de l'esprit bourgeois, et dirigée par les socialistes révolutionnaires, s'est transformée en union des travailleurs de l'école et de la culture socialiste, comptant environ 300.000 membres, et dont l'assemblée nous a donné près de 30 % de communistes, et clairement démontré les sympathies des précepteurs pour les nouvelles formes de l'instruction ;

3° Dans le domaine de la préparation des précepteurs nous avons réformé les anciennes écoles, augmenté les cadres de la jeunesse qu'on y instruit, en démocratisant en même temps les éléments de cette jeunesse, et enfin, créé plusieurs instituts pédagogiques exemplaires (à Petrograd, Wjatka, etc.) ;

4° L'école est déclarée accessible à tous et gratuite, au sens le plus large du mot, c'est-à-dire que l'Etat doit subvenir à tous les besoins des écoliers. Certainement, le nombre des écoles est, néanmoins, bien insuffisant, quoique le nombre des écoles primaires ait augmenté d'environ 12.000 établissements de ce genre, et que le chiffre des écoliers ait augmenté de 3 millions 1/2 jusqu'à 5 millions. Pire se présente la question des écoles de second degré, qu'il n'y eût aucune possibilité à augmenter. Ici continue un travail opiniâtre afin de reconstruire cette école petite-bourgeoise, portant jusqu'à

présent l'empreinte hantée du tsarisme, sur la base de la déclaration conforme de l'Ecole Unique du Travail. Ces temps derniers on peut remarquer aussi sous ce rapport un changement considérable ;

5° Dans le domaine de l'instruction technique professionnelle nous sommes arrivés à créer par un nombre considérable de décrets une nouvelle situation. Des centaines de mille et des millions d'ouvriers, par suite du décret sur l'instruction obligatoire, devront fréquenter des écoles du soir, où ils pourront augmenter leurs connaissances techniques. Les mesures les plus énergiques ont été prises afin de conserver et d'élargir les écoles agricoles et industrielles qui subsistent. Tous les ingénieurs en état d'achever leur éducation ont été affranchis de tout travail étranger à leur profession, et même exempts du service militaire. Eux et leurs professeurs ont été mis dans des conditions et sous un contrôle exceptionnels, et nous donnerons dans quelque temps une quantité respectable de spécialistes, qui remplira les vides causés par les guerres impérialiste et civile. La Centrale de l'Instruction Professionnelle, dont cette question est du ressort, se trouve à ce propos en contact permanent avec les commissariats économiques et travaille d'après leurs directives ;

6° Dans le domaine de l'école supérieure a été élaboré un type complet et élastique en même temps d'écoles supérieures, réalisé dans sa partie inférieure, les facultés ouvrières ; l'année courante nous nous mettons à l'œuvre en inaugurant 24 facultés ouvrières avec 17.000 étudiants. Les années précédentes nous ont donné assez d'expérience pour pouvoir diriger ces facultés d'une façon pratique. Nous voulons, que les facultés ouvrières servent de base à une école supérieure, où les spécialistes vont exécuter les commandes des institutions de l'Etat, et la cime de ce bâtiment sera l'Ecole Préparatoire des professeurs et des savants. Nous avons commencé la réforme de l'école supérieure, en ayant contre nous les professeurs et une grande partie des étudiants. A présent nous avons une quantité considérable d'étudiants communistes (à Moscou, par exemple, environ quinze cents), nous nous sommes attirés les sympathies de la majorité de la jeunesse et nous avons vaincu le sabotage de la pire partie des professeurs et des étudiants. Ce sabotage a été vaincu non seulement par la contrainte, mais aussi par la subvention aux besoins des professeurs (la « part académique ») et des étudiants (l'assistance sociale) ;

7° Dans le domaine de l'instruction en dehors de l'école nous avons considérablement augmenté

le nombre des bibliothèques, malgré l'insuffisance de nos moyens de publication. vu l'absence du papier nécessaire. Le réseau des « isbas » arrangées en salles de lecture a couvert presque toute la Russie. Les « maisons du peuple » ont été fondées par milliers. Et à présent nous avons assumé la tâche d'unifier toute l'action culturelle en une centrale d'instruction politique, liée d'une façon étroite avec le Parti et contrôlée par lui. Cette Centrale sera chargée de l'instruction politique dans tout le pays, car l'instruction en tout son entier devra servir de base à l'instruction communiste ;

8° Le problème de la liquidation de l'ignorance a été mis au premier plan, et des démarches en ce sens ont été déjà entreprises. Des millions de vocabulaires ont été distribués parmi les masses, et les résultats ne se feront pas attendre. La flotte et l'armée rouges, Petrograd et un nombre considérable d'autres gouvernements sont en train d'achever pour ainsi dire, ce monstre, et nous sommes persuadés, comme lors de la publication de ce décret, que dans trois ou quatre ans il n'y aura plus d'illettrés adultes en Russie ;

9° Dans le domaine de la science on a fait le nécessaire afin de conserver, en mettant les savants dans des conditions particulièrement privilégiées, les anciens appareils scientifiques. Notre attente ne fut pas déçue, car le monde scientifique répondit à ces soins par un nombre considérable de découvertes remarquables. Il est suffisant de signaler la découverte du professeur Marre à propos de l'unité des langues étrusques et arméno-géorgiennes, la décomposition du lithium-atome par le professeur Rojdestvensky, la découverte physique et médicale, faite par l'institut de rentgenologie et de radiologie à Petrograd, (fondé par nous et reconnu comme un des meilleurs de toute l'Europe), plusieurs découvertes techniques, telle que l'hydrotechnique de tourbe, etc., etc. Plusieurs savants russes sont partis pour l'étranger afin d'entrer en contact avec l'Europe et tous, ils sont amis du régime soviétique ;

10° Dans le domaine des beaux-arts ont été conservés et rapprochés des masses à l'aide d'excursions de tout genre, les musées, les palais et les monuments des temps anciens. Ont été conservés dans un état tout à fait satisfaisant nos meilleurs théâtres, gardiens des plus précieuses traditions de l'ancienne culture. Leurs portes sont grandes ouvertes au prolétariat, qui jusqu'ici n'avait aucune notion de cet art. Parallèlement ont été multipliées et faites accessibles à tous les écoles d'art supérieures et moyennes. Dans le domaine des arts figuratifs, nous avons tâché de rapprocher les masses de l'industrie artistique, c'est-à-dire de la vie même. Dans le domaine de la musique nous les dirigeons du côté du chant choral ; ont été fondés des instituts spéciaux, dirigeant l'attention du prolétariat vers la déclamation et l'action rythmique en masse. Ici nous avons obtenu des résultats

dont nous pouvons être fiers. En province nous avons réglé et multiplié le réseau des musées. Des centaines et des milliers d'objets d'art ayant orné les trésoreries du tsar, de la noblesse et du clergé, ont été envoyés dans la province, où ont été inaugurés déjà plusieurs excellents musées (à Astrakan, Wiatka, etc.) ;

11° Le Proletculte, étant une organisation indépendante du génie créateur du prolétariat, a joui de la protection la plus large du gouvernement, protection qui prendra cette année des formes encore plus précises, car à présent nous aurons affaire à des adeptes de l'art prolétarien déjà mûris, et nous devons les aider à se déployer le plus largement possible dans la capitale et en province ;

12° Le ravitaillement et l'équipement des enfants et des précepteurs dans notre République, souffrant de la faim, du froid et du manque de vêtements, ne furent certes, satisfaisants et ce fut là une des difficultés principales qu'eut à surmonter notre école dans son évolution. Egalement l'absence des objets les plus élémentaires, nécessaires à l'usage des écoles se fit sentir d'une manière douloureuse. Nous ne pourrions pas sortir vainqueurs de cette crise d'un moment à l'autre, car elle est le reflet de la crise générale, subie par le pays entier. Mais après le compte rendu du Commissaire du Peuple à la séance du Comité Exécutif Central Panrusse, ce dernier vota confiance au Commissariat du Peuple, lui vint largement en aide, et élabora une décision, qui permettra au Commissariat d'améliorer sensiblement ce côté pénible de son travail.

Au résumé nous pouvons dire, que dans les conditions où se trouve la Russie, seul un gouvernement prolétarien pouvait parvenir aux résultats que nous voyons. Car nous avons travaillé sur un front, qui a nécessairement peu attiré jusqu'ici l'attention du Parti et des autorités centrales.

Après les victoires militaires et le règlement approximatif de l'économie populaire, ce front deviendra de première importance et attirera les meilleures forces de la République. Alors les boutons que nous voyons autour de nous, s'épanouiront en fleurs magnifiques et feront de la Russie soviétiste un exemple pour les voisins l'ayant devancé jusqu'à présent.

N. LOUNATCHARSKY.

---

## Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale

---

Réunion plénière vendredi 14 janvier, à 20 h. 30, 49, rue de Bretagne.

La carte du Comité sera rigoureusement exigée.

# La Vie Economique en Russie

## Dans l'Agriculture

Après la révolution de novembre le pouvoir des soviets s'est trouvé en face du problème complexe de la reconstruction de notre agriculture sur des bases nouvelles ; il fallait trouver avant tout le moyen de rendre le travail plus productif.

Toute notre politique agricole doit être basée sur le principe que les intérêts de la ville et ceux des campagnes sont directement liés.

Le décret relatif aux terres en date du 26 octobre 1917 mettait toutes les terres à la disposition des paysans. La « loi fondamentale relative à la socialisation des terres », publiée le 19 février 1918, a aboli pour toujours « toute espèce de droits de propriété sur les terres, le sous-sol, les eaux, les forêts et les forces vives naturelles » et, sans prévoir aucune indemnité, a mis les terres à la disposition de tout le peuple travailleur. Selon cette loi, « la source générale et fondamentale du droit d'usage de la terre pouvant servir à des fins agricoles, est le travail personnel ». Les données suivantes, prises à titre d'exemple, donnent une idée suffisante de la répartition des terres avant la révolution (1905) et après la révolution (1919) :

### POUR 32 GOUVERNEMENTS

Avant la révolution :

Propriétés privées et de l'Etat.....	23,7 %
Propriétés paysannes .....	76,3 %

Après la révolution :

Propriétés des économies soviétistes et des établissements industriels.....	2,7 %
Propriété des collectivités.....	0,8 %
Propriétés paysannes .....	96,0 %

Les propriétés des propriétaires non paysans ont passé, en majeure partie, aux mains des paysans.

Dans 32 gouvernements les terres des propriétaires non paysans ont passé aux mains :

de l'Etat .....	11,9 %
de collectivités agricoles.....	2,2 %
des paysans .....	85,9 %

De cette façon le premier résultat de la politique agricole du pouvoir des soviets est la mise à la disposition des masses générales des travailleurs agricoles de la plus grande partie des terres.

Cependant si grande que fût la superficie des terres remises aux paysans, cela n'apporta pas de changements bien essentiels quant à la grandeur de la part de chaque paysan en particulier. Dans la plupart des gouvernements l'accroissement de la part par paysan s'exprime en dixièmes et même en centièmes de déciatine de terre.

De cette façon, même pour les masses générales des travailleurs agricoles, il apparaît avec netteté qu'il n'était pas suffisant de donner une part supplémentaire de terre à chacun. Il fallait poser également la question de l'accroissement du rendement des forces productives. Dans ce but et dans le but d'organiser l'agriculture socialiste, les formes de l'exploitation collective des terres et les propriétés soviétistes ont attiré spécialement l'attention du pouvoir des soviets. L'organisation de ces formes d'exploitation a permis aux paysans les plus pauvres, dépourvus d'outillage, de passer à des procédés de travail plus commodes et de plus grand rendement.

Les premiers chiffres fournis relativement à une

certaine quantité de communautés agricoles se rapportent à la fin (novembre) de l'année 1918. Au 1<sup>er</sup> novembre 1918 on comptait 950 communautés dans 26 gouvernements.

### Nombre de communautés :

1 <sup>er</sup> novembre 1918 (dans 26 gouv.)....	950 com.
1 <sup>er</sup> novembre 1919 (dans 31 gouv.)....	1.596 —
1 <sup>er</sup> septembre 1920 (pour 42 gouv.)....	1.826 —

### Superficie des terres dans les communautés :

1 <sup>er</sup> novembre 1918 (26 gouv.)..	72.329 déciatines
1 <sup>er</sup> novembre 1919 (31 gouv.)..	97.345 —
1 <sup>er</sup> septembre 1920 (28 gouv.)..	140.786 —

L'accroissement de la superficie générale des terres des communautés s'explique par le développement de ces communautés en Sibérie où elles sont plus étendues.

### Nombre d'âmes dans les communautés :

1 <sup>er</sup> mars 1919 (30 gouv.).....	85.619
1 <sup>er</sup> novembre 1919 (30 gouv.).....	91.676
1 <sup>er</sup> septembre 1920 (33 gouv.).....	76.052

Très répandues sont les artèles ; leur nombre était :

1 <sup>er</sup> mars 1919 (pour 19 gouv.).....	422
1 <sup>er</sup> novembre (30 gouv.).....	3.401
1 <sup>er</sup> septembre 1920 (43 gouv.).....	7.510

La superficie des terres dans les artèles était :

1 <sup>er</sup> mars 1918 (pour 19 gouv.).....	38.459,7 déc.
1 <sup>er</sup> novembre 1919 (pour 30 gouv.)	78.902 —
1 <sup>er</sup> septembre 1920, (28 gouv.).....	604.920 —

### Nombre d'âmes dans les artèles :

1 <sup>er</sup> mai 1919 (31 gouv.).....	97.920
1 <sup>er</sup> novembre 1919 (31 gouv.).....	173.353
1 <sup>er</sup> septembre 1920 (33 gouv.).....	459.629

Par contre l'exploitation des terres par des groupes est moins importante. Il n'y en avait en septembre 1920 que 962 cas, avec 64.948 âmes et 34.914 déciatines de terres.

Les totaux généraux de l'exploitation en commun des terres au 1<sup>er</sup> septembre 1920 s'expriment par les chiffres suivants :

Chiffre total des collectivités.....	10.575
Nombre d'âmes .....	705.368
Superficie en déciatines.....	1.122.190

Il faut considérer, toutefois, ces chiffres comme insuffisants ; au congrès des collectivités agricoles en juillet 1920, il a été établi que les collectivités ne donnent pas toutes les renseignements nécessaires. Se basant sur certaines données la section des propriétés collectives du Commissariat de l'Agriculture évalue le nombre des collectivités au moins à 15.000.

Les propriétés soviétistes représentent une forme d'exploitation plus récente. Dans la première année de la révolution nous ne les rencontrons presque pas ; un travail intensif de construction de ces propriétés commence seulement à partir de février 1919. Elles s'organisent en vue de l'augmentation de la superficie des terres cultivées et afin de créer les conditions nécessaires pour le passage complet à l'agriculture communiste et à la création de centres de culture agronomique.

Les propriétés soviétistes présentant une importance directe pour l'Etat, sont du domaine du Commissariat de l'Agriculture. En outre, toute une série de propriétés soviétistes sont attribuées

à des unions de prolétaires industriels à l'effet de satisfaire à leurs besoins alimentaires.

Les renseignements les plus récents ayant trait aux propriétés soviétistes sont de la fin de juillet 1920. Suivant ces données le chiffre total des propriétés soviétistes organisées dans 40 gouvernements de la Russie d'Europe est égal à 3.076, sans compter celles qui sont rattachées aux raffineries de sucre et sans compter l'Ukraine, la région du Don, la Sibérie, le Caucase du Nord.

Il y a (dans 27 gouvernements) 1.020 propriétés soviétistes exploitées par des unions prolétariennes.

Superficie totale des propriétés non rattachées .....	1.638.567 déc.
Superficie totale des propriétés rattachées .....	600.000 —
	<hr/> 2.238.567 déc.

Toute la terre, indépendamment des mains dans lesquelles elle se trouve, est considérée comme formant un fond unique de l'Etat. Ce fond présente un mélange varié de terres d'usage collectif et individuel. Il demande un travail formidable d'arpentage et de répartition. La tendance à créer une exploitation agricole unique, qui donnerait la plus grande quantité de produits possible avec la plus petite dépense de travail conduit au changement graduel et à la répartition nouvelle de notre fond terrien. Par suite nous avons devant nous un problème d'organisation agricole de la plus grande importance.

Il faut avec cela remarquer que le plus grand obstacle pour l'introduction de l'organisation agricole socialiste, est le manque de forces techniques. Nous pourrions, si nous avions 35.000 arpenteurs, achever tout le programme de l'organisation agronomique dans l'espace d'une année. Actuellement le chiffre total d'arpenteurs n'est que de 400 et le travail subit inévitablement un ralentissement.

## Le Blé

Pendant ces derniers mois, la Sibérie et le Caucase ont été les principaux fournisseurs de blé de la Russie centrale, et ils le seront encore pendant toute la fin de l'année en cours.

L'envoi en Sibérie des wagons destinés au transport des produits alimentaires est effectué au-dessus de la moyenne fixée. De son côté le chargement va en progressant. Voici un aperçu :

	Ch. de fer d'Omsk	Ch. de fer de l'Est
En septembre .....	126 w.	109 w.
En octobre .....	174	138
Pendant la première moitié de novembre .....	168	193

Un maximum de 160 wagons par jour est accordé à la Sibérie pour sa propre consommation, y compris le foin, les pommes de terre et en général toutes sortes d'approvisionnements ; tout le reste est destiné au centre. La Sibérie doit expédier au centre 200 wagons environ, dont le chargement ne doit consister qu'en blé (seigle et froment en grain, farine et semoule), en graines fourragères, en viande et poisson.

Tout le chargement sibérien se répartit de la manière suivante :

	Septembre	Octobre	Moitié de Novembre
Blé .....	155 w.	160 w.	208 w.
Graines fourragères .....	13	13	29
Viande .....	6	10	24
Divers .....	61	128	64

Grâce à la pression opérée par le centre et à la bonne volonté des chefs du service sibérien, on a réussi à augmenter le chargement de viandes, graisses, particulièrement précieuses, et de fourrage. Mais la répartition du blé ne se fait pas encore régulièrement. La riche Sibérie garde pour elle une quantité excédant la généreuse moyenne qui lui est assignée et ne donne pas entièrement à la Russie affamée la maigre ration destinée à être expédiée au centre. De tout le chargement de ravitaillement journalier (en wagons)

	on a expédié au centre en Sibérie	
En septembre .....	122	113
En octobre .....	128	183
Pendant la première moitié de novembre .....	162	195

Les mesures assez rigoureuses prises vers la fin d'octobre par le service de l'approvisionnement ont, il est vrai, considérablement contribué à augmenter l'expédition au centre pendant la première moitié de novembre, et nous pensons que l'on atteindra la norme fixée, grâce à l'ordre du 19 novembre touchant l'arrêt et le déchargement de tous les échelons en cours de route, cela dans le but de renforcer l'expédition de tous les chargements de blé.

On peut compter que le ravitaillement du centre sera réellement assuré pendant tout l'hiver par la Sibérie qui donnera jusqu'à 200 wagons par jour, c'est-à-dire jusqu'à 6 millions de pouds de vivres par mois, ou 5 millions tout au moins, tandis que tout l'approvisionnement de blé pendant la saison d'hiver 1919-1920 était à peine de 5 millions de pouds par mois.

La situation au Caucase se résume également par un chargement au-dessous du nombre de wagons disponibles. Voici quelques chiffres :

	Septembre	Octobre	Première moitié de novembre
Wagons vides .....	160	327	300
— chargés .....	160	155	249
dont : blé .....	96	197	169
— fourrage .....	28	55	68
— viande .....	2	2	5
— divers .....	34	1	32
Expédié au centre .....	77	156	106
Resté au Caucase .....	83	109	143
Dont : blé, fourrage, viande .....	49	108	111

La norme généreusement accordée au Caucase (y compris le ravitaillement de Bakou) est de 120 wagons, contre 220 à expédier au centre. Mais l'expédition au centre emprunte la voie de Rostov et Tsaritsine ; une fois arrivé sur le réseau du Sud-Est, le blé y reste en panne, ce réseau ne recevant pas du bassin du Donetz le charbon qui lui est nécessaire.

La victoire sur Wrangel a permis de prendre les mesures les plus énergiques afin de conserver le combustible nécessaire au transport du blé, du naphthé et de l'essence de Grozny et Petrovsk, transport qui devenait très pénible. Dès le 15 novembre furent prohibés le chargement et l'expédition de toutes espèces de marchandises (excepté les vivres), du Caucase au réseau du Sud-Est, et le 19 novembre fut ordonnée la diminution considérable des transports militaires dans tout le midi de la Russie à partir de Koursk. On peut juger de l'amélioration produite par la victoire sur Wrangel dans la situation de notre approvisionnement, de notre combustible et de notre transport par le fait que l'expédition du Caucase au

centre pourra être portée jusqu'à 160 wagons par jour et être maintenue à ce niveau pendant tout l'hiver.

Les deux régions limitrophes ont envoyé au centre à elles deux 500 wagons de vivres par jour en septembre, soit 6 millions de pouds environ en un mois, 284 wagons en octobre, soit 8 3/4 millions de pouds, 268 wagons pendant la première moitié de novembre, soit 4 millions de pouds pour un demi-mois. Pendant la deuxième moitié de ce mois l'expédition atteindra, pensons-nous, plus de 300 wagons et se maintiendra dans ces limites pendant tout l'hiver. Cela fait prévoir un arrivage mensuel d'au moins 7 millions de pouds de blé et de 2 millions de fourrage et de viande (ou à leur défaut, d'une quantité équivalente de blé).

#### LARINE.

### La Culture du Coton

Le Turkestan est en ce moment l'unique grand producteur de matières premières de la Russie soviétique, surtout en ce qui concerne les fibres et l'huile de coton. Pendant la révolution, la surface des plantations de coton s'était brusquement restreinte de 560.000 hectares en 1916 à 80.000 hectares en 1919. La véritable raison de cette diminution inouïe doit être attribuée à l'inévitable désagrégation de la production au cours de la période révolutionnaire, à la désorganisation des transports, à l'éloignement du Turkestan des centres usiniers, au manque de marchandises et à celui des denrées de première nécessité, dont l'absence fait tomber la production du coton en mettant au premier rang celle des substances d'un usage direct (froment, pommes de terre, riz, etc.).

Par suite de la ruine des entreprises de sélection et de culture de la graine et du dépérissement des champs d'essai, les qualités techniques de la fibre ont baissé (en 1915 la longueur de la fibre allait jusqu'à 31 mm. tandis qu'elle n'atteignait pas plus de 14-17 mm. en 1918). L'absence de marché réduit à néant la valeur de la fibre en tant que matière d'échange, et le manque de graisses engage les cultivateurs à employer la graine à l'extraction de l'huile. La fibre de coton, considérée comme déchet, est employée dans la petite industrie du tissage à main.

Le besoin extrême éprouvé par l'industrie textile soviétique fait prendre des mesures héroïques destinées à étendre la surface des plantations de coton. La surface irriguée propre à la culture du coton, l'état des canaux d'irrigation, l'ensemble du bétail, de l'outillage, des semences, de la main-d'œuvre existant sur les lieux, permettent d'espérer qu'au bout de deux ans la surface des plantations pourra atteindre de nouveau 560.000 hectares. Il y aura lieu d'introduire une réforme indispensable dans la culture du coton en remplaçant la charrue ordinaire par un système plus perfectionné à labour plus profond, ce qui est particulièrement important étant donné le manque d'engrais.

La provision existante de graines de bonne qualité fait espérer que la surface ensemencée atteindra 220 à 250.000 hectares en 1921. Malgré leur engorgement partiel, l'état des canaux d'irrigation est tel que, si même on ne procède pas à leur nettoyage au printemps de 1921, ils arroseront de 4 à 5 fois plus de terres cultivables que nous ne sommes en mesure d'en ensemençer. Les mesures les plus urgentes à prendre pour le rétablissement rapide de la culture du coton dans le Turkestan sont l'achat de graines à l'étranger, en Amérique, et le meilleur ravitaillement possible des cultivateurs

en denrées de première nécessité et ustensiles de ménage.

IVAN.

### Programme d'Electrification

Le programme minimum de la Commission Nationale d'Electrification se réduit à utiliser les stations électriques existantes des municipalités, des usines et autres, pour alimenter en énergie électrique les régions avoisinantes. L'ingénieur Eisman, président de la direction centrale des stations électriques, nous a communiqué les données suivantes sur les travaux accomplis par la commission d'electrification dans le cadre de ce programme minimum.

L'installation des nouvelles stations électriques prévues par le programme maximum, à savoir une trentaine de stations d'une puissance totale d'environ un million et demi de kilowatts à construire dans un espace de dix ans, ne peut être réalisée plus rapidement à cause de la complexité et de la difficulté des travaux de construction nécessités par les stations du Svir, du Volkhov ou du Dniepr, près d'Alexandrovsk. Néanmoins les besoins de notre industrie en énergie électrique deviennent de plus en plus pressants, surtout aujourd'hui où, presque libérés des fronts militaires, nous pouvons et nous devons tourner toute notre activité vers le rétablissement de la vie économique et industrielle. Sous ce rapport les stations électriques déjà existantes doivent jouer un grand rôle.

D'après la statistique de 1916 la Russie disposait d'environ 250 stations d'utilité publique d'une puissance totale d'environ un demi-million de kilowatts et donnant chaque année environ un milliard de kilowatts-heure d'énergie électrique. En outre, nous possédions environ 6.000 stations privées d'une puissance totale d'un million et demi de kilowatts et donnant chaque année environ deux milliards de kilowatts-heure.

D'après les derniers chiffres de notre section d'électricité le nombre des stations d'utilité publique est porté aujourd'hui à 597. Cette augmentation s'explique d'une part par l'achèvement des constructions entreprises pendant la guerre, d'autre part par l'electrification intensive de nos provinces et en particulier d'un grand nombre de villages. Nous trouvons par exemple dans la liste des stations des localités ignorées qui possèdent des installations de 10 kilowatts et plus. Ces chiffres donnent une idée de l'in vraisemblable demande d'électricité et des énormes résultats obtenus par la population soit par l'intermédiaire des organes compétents, soit par ses propres moyens.

La concentration des anciennes stations électriques privées et leur rattachement aux réseaux d'intérêt général, jadis impossibles, sous le régime de l'exploitation capitaliste, sont devenus aujourd'hui, grâce à leur passage entre les mains de l'Etat, non seulement possibles mais absolument indispensables. Aussi la Commission Nationale d'Electrification s'assigne-t-elle comme première tâche l'adaptation et le groupement des stations électriques existantes pour les faire entrer dans le réseau commun. Pour cela il faut d'abord réunir ces stations entre elles et avec les consommateurs par les lignes de transmission, de préférence aériennes, et ensuite installer à l'aide de transformateurs des sous-stations pour élever ou abaisser la tension du courant.

Parmi les travaux les plus importants accomplis dans ce domaine il faut noter que dans la région de la Station Electrique d'Etat (Electro-transmission) a été terminé le rééquipement de

toutes les stations particulières d'usines, ce qui nous procure un ensemble d'une puissance de 25.000 kilowatts. Les travaux pour l'électrification des installations hydrauliques, des fabriques d'armes et de wagons de Mytichtchi, en se servant de la station électrique de l'usine Rabenek à Bolchev avec une ligne aérienne de 12 verstes, se poursuivent activement. On électrifie l'usine de Kolomna en profitant de la station de la fabrique de ciment Ohtchourov. L'électrification de la région de Toula grâce aux installations existantes de l'usine Soudakov avec une transmission de 17 verstes est presque terminée. La station est déjà livrée à l'exploitation et est actuellement en voie d'élargissement. La construction d'une ligne de 30.000 volts sur une étendue de 28 verstes entre la station électrique d'Etat Electro-transmission et les exploitations forestières de Ramenskoe est actuellement terminée et cette ligne sera très prochainement livrée à l'exploitation. Elle permettra en même temps d'électrifier les tourbières de la ligne de Nijni-Novgorod. En même temps on a commencé l'organisation d'un centre électrique à Tver et dans la région avoisinante en utilisant les stations des fabriques textiles de Tver et de Rojdestvenskoe. Dans les environs de la station d'Etat Electro-transmission de nombreux villages sont déjà éclairés à l'électricité, et on se prépare à électrifier la culture rurale dans le district de Bogorodsk (province de Moscou). L'utilisation rationnelle des stations électriques de la région moscovite permet donc actuellement non seulement de fournir à la population toute l'énergie dont elle a besoin, presque sans aucune limitation, mais même de libérer une quantité considérable d'énergie pour alimenter l'industrie. D'après le programme d'exploitation des stations de cette région pour l'année prochaine, il est possible de donner 15 à 20 millions de kilowatts pour les besoins de l'industrie textile locale et aussi pour des entreprises aussi importantes que l'« Acier-Électrique » et les « Charbons de Koudimov ».

Actuellement des stations électriques sont en construction à Gratchev, dans la province de Briansk ; à Mélenki, dans la province de Vladimir, dans le canton de Monakov, dans le village de Poretskoe, dans les villes de Iouriev Polski et de Oust-Sisolsk de la province de Vologda, dans la province de Viatka à Slobodskaja et Iaransk. La ville de Egorievsk est alimentée par la station électrique d'une usine textile. Dans la province de Kalouga on électrifie les villes de Likhvin, Medyn, Miechtchovsk, etc.

N.

## NOTRE SOUSCRIPTION

### 36<sup>e</sup> LISTE

Une camarade (9<sup>e</sup> Section), 3 fr. — Louis Garde, Pantin, 10 fr. — Gravits (5<sup>e</sup> arr.), 5 fr. — Bardou (Athie-sur-Cher), 2 fr. — A bas les traîtres et les hésitants, 3 fr. — Liste n° 295, 43 fr. — En achetant le *Bulletin*, 2 fr. 50. — Perrin, 15 fr. — Citoyenne J. C., 5 fr. — Lallemand, Meudon, 5 fr. — Vive le Parti Socialiste (S. F. I. C.), 10 fr. — Liste n° 281, 40 fr. 95. — Un bolcheviste suisse (2<sup>e</sup> versement), 15 fr. — Lucienne Giraud, 5 fr.

Total de la 36<sup>e</sup> liste.....Fr. 164 45  
Total des listes précédentes.... 11.051 10

Total général..... 11.215 55



**Bibliothèque**  
**Communiste**  
**PARIS**  
**123, rue Montmartre**

A. GLEBOV. — <i>Les Syndicats russes et la Révolution (préface de Boris Souvarine)</i> .....	0 50
KERTJENZEV. — <i>Les Alliés et la Russie</i> .....	3 »
ALEXANDRA KOLLONTAI. — <i>La Famille et l'Etat Communiste</i> .....	0 40
LENINE. — <i>La maladie infantile du Communisme</i> .....	4 »
« <i>Lettre aux ouvriers américains</i> .....	0 25
A. RANSOME. — <i>Six semaines en Russie</i> .....	3 50
S.-J. RUTGERS. — <i>En Russie Sovéliste</i> .....	0 75
JACQUES SABOUL. — <i>Notes sur la Révolution bolchevique</i> .....	7 50
BORIS SOUVARINE. — <i>La Troisième Internationale</i> .....	0 50
BORIS SOUVARINE. — <i>Éloge des Bolcheviks</i> .....	0 50
TROTSKY. — <i>L'Avènement du Bolchevisme</i> .....	4 »
TROTSKY. — <i>Les Soviets et l'Impérialisme mondial</i> .....	0 60
TROTSKY. — <i>Le Terrorisme</i> .....	0 40
TROTSKY. — <i>Terrorisme et Communisme</i> .....	7 »
CLARA ZETKIN. — <i>Les Batailles révolutionnaires de l'Allemagne</i> .....	0 75
*** <i>Le Programme du Parti Communiste russe (bolchevik)</i> .....	0 60
*** <i>Manifeste et Résolution de l'Internationale Communiste</i> .....	0 50
*** <i>Hommage à la République des Soviets, par H. Barbusse, etc.</i> .....	1 25
*** <i>Le Monde capitaliste et l'Internationale communiste (Manifeste du 2<sup>e</sup> Congrès)</i> .....	0 75
*** <i>Statuts et Résolutions de l'Internationale communiste (votés par le 2<sup>e</sup> Congrès)</i> .....	3 »

## Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale

PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

### ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois .....	7 »	8 »
6 mois .....	14 »	16 »
12 mois .....	28 »	32 »

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à  
René REYNAUD, 123, rue Montmartre — PARIS

Le Gérant : R. APERCIE



Travail exécuté  
par des ouvriers payés  
au tarif syndical

IMPRIMERIE FRANÇAISE (Maison J. Dangon)  
Georges DANGON, imprimeur  
123, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup> arr.)